

YANN FOUCAULT

Péguy, un poète polémique

« Pour mieux montrer les cent aspects de son idée, il se fait aussi poète ». Si l'on en croit Alain-Fournier décrivant Péguy à trente-cinq ans, au moment où, après quinze ans de chronique politique passionnée, le pamphlétaire anarchiste se transforme en poète catholique, la poésie de Péguy tire son essence de la réflexion politique. C'est assez surprenant pour un contemporain du crépuscule du symbolisme, pour un poète qui vient après Mallarmé et sa poésie pure. Certes, Péguy était, par profession, un journaliste engagé et un polémiste. Mais il est étonnant que, dans sa poésie même, poésie qui rayonne de lyrisme, les traits polémiques surgissent en abondance et, semble-t-il, comme des cheveux sur la soupe.

Serait-ce, comme le suggère la formule d'Alain-Fournier, que ces accès subits de polémique s'enracinent dans une réflexion qui parcourt en profondeur tout poème de Péguy ? Mais même si c'est le cas, se présente une difficulté d'ordre stylistique : la polémique, c'est-à-dire l'attaque, est souvent triviale. Qu'elle soit ironique ou injurieuse, elle vise à rabaisser un adversaire. Elle est donc tout le contraire du lyrisme qui, lui, est fait de célébration et d'élévation. Comment la polémique peut-elle donc s'accorder au lyrisme, notamment au lyrisme de Péguy, qui est d'inspiration chrétienne ?

Prenons pour commencer un des poèmes les plus célèbres de Péguy et qui fut pendant quelques décennies, des années trente aux années soixante, présent dans tous les manuels scolaires français. Il s'agit d'un passage d'Ève, long poème composé en 1913. Le passage en question, connu par son *incipit* : « Heureux ceux qui sont morts... » est traditionnellement lu comme une exaltation de la mort pour la patrie. C'est encore ainsi que l'interprète Finkielkraut dans son livre sur Péguy paru en 1991, *Le Mécontemporain*.

Nous nous poserons la question du sens de ce passage plus tard. Pour le moment, pour nous cantonner à notre sujet, observons d'abord que ce texte,

précédé d'un tiret, est la réponse d'une personne à une question posée par une autre personne ; autrement dit, que nous sommes en présence d'un dialogue et que le poème, sous son apparence d'hymne, est en fait l'expression d'un point de vue, d'une opinion au cours d'une discussion.

Une voix pleine de reproche vient de demander : « Nous battons-nous toujours pour quatre coins de terre ? » Et une autre voix répond :

Heureux ceux qui sont morts pour la terre charnelle,
Mais pourvu que ce fût dans une juste guerre.
Heureux ceux qui sont morts pour quatre coins de terre.
Heureux ceux qui sont morts d'une mort solennelle. [...]

Heureux ceux qui sont morts pour des cités charnelles.
Car elles sont le corps et la cité de Dieu.
Heureux ceux qui sont morts pour leur âtre et leur feu,
Et les pauvres honneurs des maisons paternelles.
Car elles sont l'image et le commencement
Et le corps et l'essai de la cité de Dieu. [...]

Heureux ceux qui sont morts car ils sont retournés
Dans la première argile et la première terre.
Heureux ceux qui sont morts dans une juste guerre.
Heureux les épis mûrs et les blés moissonnés.¹

Le passage est indéniablement lyrique. Il bénit des héros. Il reprend la formule exaltante des Béatitudes ou du célèbre sonnet de Du Bellay : « Heureux qui comme Ulysse a fait un beau voyage ! » Mais en même temps, il constitue un raisonnement qui progresse. A l'affirmation originelle qui bénit ceux qui sont morts pour leur pays, succède en effet une restriction, comme une concession faite à l'adversaire (ou au partenaire) du dialogue : « Mais pourvu que ce fût dans une juste guerre ». Puis suit un argument : « Car elles sont le corps et la cité de Dieu ». Mais cet argument, par lui-même, serait trop vague et trop faible. Le mot « corps » notamment n'est pas assez précis. Alors, comme en philosophie, comme Socrate dans les dialogues de Platon, Péguy reprend le terme en l'entourant de synonymes afin de le définir : corps veut dire ici « image », « commencement », « essai ».

¹ *Œuvres poétiques complètes*, Paris, Gallimard, La Pléiade, 1957, p. 1026.

Et ce qui est remarquable, dans ce passage, c'est que tout cet appareil argumentatif : concession, justification, définition, débouche sur une métaphore, culmine dans le lyrisme du dernier vers : « Heureux les épis mûrs et les blés moissonnés ». En deux mots, que, loin de se détruire l'un l'autre, lyrisme et raisonnement s'entr'appuient.

Le vers final a, en effet, à la fois une fonction lyrique : il chante ; il reprend la formule des premières strophes comme un écho sonore ; et la métaphore qu'il contient est propre à charmer l'imagination du lecteur. Et à la fois une fonction logique : il est la conclusion du raisonnement qui s'est déroulé dans les strophes précédentes.

En effet on aurait tort de prendre la métaphore contenue dans un tel vers pour un ornement isolé. Car, alors, cette image ne serait que le symbole banal des hommes fauchés par la grande faux de la mort. Et son sens se limiterait à un « vive la mort ! » anarchiste et nationaliste, c'est-à-dire fasciste. Et l'on partagerait la répulsion de Finkelkraut devant un tel extrait.

Mais il faut voir, au contraire, que cette image des blés fauchés conclut un raisonnement. Il est beau et noble de mourir quand on le fait par souci de justice ; les cités sont le lieu où s'élabore la justice sur la terre : voilà le raisonnement qui précède le dernier vers. Et le dernier vers conclut : Il est donc beau et noble de mourir pour sa cité.

Pour affiner et vraiment saisir la pensée de Péguy dans son originalité, il faut encore rapprocher l'image des « épis mûrs » de l'idée précédente de « commencement de la cité de Dieu ». « Mûr », c'est-à-dire, qui a accompli sa vie et sa tâche d'homme jusqu'à son terme, s'avère signifier ici : qui a essayé, autant qu'il était en lui, toute sa vie, de bâtir sur terre un « commencement de [...] maison de Dieu » ; qui a lutté pendant des années pour faire avancer la justice au sein de sa cité. D'où la précaution du début du poème : « mais pourvu que ce fût dans une juste guerre », c'est-à-dire pourvu que ce fût pour la défense d'une cité juste. Mourir pour la patrie aux yeux de Péguy n'est donc pas bon et noble en soi. Cette mort n'est belle que quand elle est l'aboutissement d'une vie en faveur de la justice, telle que Péguy avait voulu sa propre vie. Péguy ne parle pas pour les masses de jeunes gens qui vont être fauchés dans la fleur de l'âge un an plus tard. Il parle pour lui-même, pour un homme « mûr ». Péguy n'a pas donné tête baissée dans le nationalisme outrancier de ses contemporains.

Contrairement à ce qu'affirme Finkielkraut, il n'est pas devenu tout a coup bête. Il savait, en 1913, que la guerre était imminente. Et il s'est préparé à la faire et à y mourir, en réfléchissant au sens de cette mort.

Si elle ne la met pas « avant toute chose », la poésie de Péguy n'est pas dépourvue de musique. Sans faire de leur culte sa « grande », sa « primitive passion », Péguy n'est pas hostile aux images. Mais sous sa plume, qui rompt avec le style de la génération de poètes précédente, tenante de l'Art pour l'Art, une image n'est pas gratuite. Elle ne se limite pas non plus à un symbole dont la signification serait fixée d'avance par la tradition. Elle est l'étape d'un raisonnement et c'est ce raisonnement qui lui donne sens. Le lecteur doit prendre le temps d'approfondir l'ensemble formé par le raisonnement et les images s'il veut saisir l'idée de Péguy. Idées et lyrisme se complètent l'un l'autre. Au point, peut-être, de pouvoir accueillir la polémique.

En 1911, Péguy publie un long poème en prose qu'il intitule : *Le Porche du mystère de la deuxième vertu*. Ce poème paraît par moments se conformer à son titre, puisqu'il décrit la deuxième vertu théologique, c'est-à-dire l'espérance, sous les traits d'une petite fille qui avance entre ses deux grandes sœurs ou plutôt les précède, ainsi qu'on pourrait la voir sculptée sous le « porche » d'une cathédrale.

Mais ce n'est pas l'allégorie qui domine ce poème. C'est la polémique. Et le ton polémique est d'autant plus frappant qu'il est adopté par Dieu, puisque, tout au long des cent vingt pages que compte le poème, Péguy fait parler Dieu. D'emblée, dès qu'il ouvre la bouche, Dieu est provoquant : « La foi que j'aime le mieux, dit Dieu, c'est l'espérance ».² Dieu commence donc par attaquer la première vertu théologique, par la rabaisser. Puis il maltraite de même la troisième vertu :

La charité, dit Dieu, ça ne m'étonne pas.
Ça n'est pas étonnant.
[...]Mais l'espérance, voilà ce qui m'étonne.

² *idem*, p. 529.

Dieu lui-même va donc à l'encontre de l'enseignement de l'Église qui fait de ces deux qualités : la foi et la charité, des vertus extraordinaire et qu'on ne peut acquérir sans la grâce divine.

Et Dieu, selon Péguy, poursuit :

Que ces pauvres enfants voient comme [...] ça se passe aujourd'hui et qu'ils croient que ça ira mieux demain [...]

Ça, c'est étonnant et c'est bien la plus grande merveille de notre grâce.

Là encore, Péguy est extrêmement provoquant. Il n'exalte pas l'Espérance. Il n'en fait pas un ange supérieur comme un poète catholique boursoufflé pourrait s'y hasarder. Il ne s'agit pas pour lui de produire des images gratuites. Mais de réfléchir et de faire réfléchir. En philosophe, il définit l'Espérance. C'est croire « que ça ira mieux demain ». C'est, pour reprendre la formule d'un essai en prose de 1905, *Notre Patrie* : « le courage qui consiste à recommencer perpétuellement tous les matins ». Mais si ce n'est qu'une telle routine, l'Espérance, alors presque tout homme en est doué.

Et l'on touche ici à l'idée centrale du *Porche*. Peu avant la fin de ce *Mystère*, en effet, sur plus de vingt pages, Péguy va répéter que le peuple de France, le peuple tout entier, possède cette grâce d'espérer. Dans le *Porche*, il ne s'agit donc pas pour Péguy de faire du lyrisme sur un thème religieux. Mais de faire de la polémique. De renverser les idées reçues. D'énoncer un paradoxe politique. À ses yeux, le peuple de France en 1913 a beau être athée, déchristianisé, il est encore habité par la grâce de Dieu, puisqu'il a encore l'espérance. Inversement, l'Église officielle a beau avoir le monopole de la Foi et de la Charité, elle ne détient pas la Grâce, puisqu'elle ne détient pas l'Espérance. D'où les sorties parfois violentes contre les catholiques qui émaillent *Le Porche*, telle : « Pourquoi tous les chrétiens n'en font-ils pas autant ? » (p. 557.) Déplacées dans un poème lyrique ordinaire qui se contenterait de chanter l'espérance, de pareilles attaques ont toute leur place dans un poème polémique.

Il n'en reste pas moins que, d'un point de vue stylistique, l'association d'un ton polémique et d'un ton lyrique risque d'être discordant.

Prenons deux strophes de la « Présentation de la Beauce à Notre-Dame de Chartres ». Dans ce poème assez long (quatre-vingt-neuf quatrains), Péguy a condensé les souvenirs de plusieurs pèlerinages qu'il a faits à Chartres en un seul récit. Tout du long, il s'adresse à Notre-Dame et se présente à elle, pèlerin marchant sur les routes d'Ile de France vers sa cathédrale de Chartres :

Vous nous voyez marcher, nous sommes la piétaille.
Nous n'avançons jamais que d'un pas à la fois.
Mais vingt siècles de peuple et vingt siècles de rois,
Et toute leur séquelle et toute leur volaille

Et leurs chapeaux à plume avec leur valetaille
Ont appris ce que c'est que d'être familiers,
Et comme on peut marcher, les pieds dans ses souliers,
Vers un dernier carré le soir d'une bataille.³

Ici, deux vers sont polémiques, on peut même dire, satiriques : le dernier vers de la première strophe et le vers qui le suit. Ils sont satiriques par les termes péjoratifs qu'ils contiennent, tel le mot « séquelle »; par la métaphore insultante des « chapeaux à plume » qui assimile les courtisans à de la « volaille »; par le suffixe péjoratif de « valetaille »; par le son même « aille » qui sonne bas et évoque tout le contraire de la noblesse dont se targuaient sous l'ancien régime les courtisans. Péguy écrit ici dans le droit fil des moralistes français classiques, notamment de la Bruyère, attachés à dénoncer la petitesse des grands. Il n'est donc absolument pas lyrique.

Or, d'un point de vue syntaxique, ces deux vers ne sont pas indispensables. Dès lors, quel est l'intérêt d'insérer une attaque politique et polémique dans un poème qui se veut lyrique et religieux ? Qu'apporte le ton polémique au mouvement épique qui anime ces deux quatrains ?

D'abord, une relance rythmique par l'anaphore du « Et » ; ensuite l'annonce, par cette même anaphore, du « Et » de « Et comme on peut marcher » où se déploiera bientôt un souffle épique ; puis, un relais au niveau des rimes, par les deux mots en « aille », entre le « piétaille » du premier vers, à la fois épique et péjoratif, et le mot final : « bataille », qui est pleinement épique ; et enfin et

³ *Idem*, p. 895.

surtout, une transfiguration de la résignation exprimée par les deux premiers vers, avec leur rythme pesant, accablé, en acceptation héroïque de la mort. Réduite à elle-même, la soumission qui habite les deux premiers vers serait plate. Grâce à l'éclat polémique des vers 4 et 5, elle se charge de colère. Si Péguy donnait libre cours à cette colère, la satire envahirait le poème et le lyrisme serait détruit. Mais Péguy surmonte cette colère, revient au ton mélancolique initial, et accède, dans les deux derniers vers à une résignation qui, lourde de révolte dominée, est proprement sublime.

Une oreille classique, attachée à l'unité de ton, ou un théoricien croyant à la distinction des genres, pourrait trouver discordants les accès polémiques qui, souvent, surgissent dans la poésie de Péguy. Mais les lecteurs au goût plus romantique sentiront que ces éclairs de polémique, loin de nuire au lyrisme, le renforcent.

Pendant que son contemporain Claudel, à la suite de Baudelaire, de Mallarmé et de Rimbaud, s'adonne à une poésie de recherches musicales et visuelles, Péguy place son lyrisme religieux sous l'invocation de la « Muse Indignation » appelée au début des *Châtiments*. Et, dans la tradition de Hugo, d'Agrippa d'Aubigné et de Dante, ce chrétien du XX^e siècle produit une poésie qui est tout à la fois épique, politique, satirique... et polémique.

YANN FOUCAULT

Université Eötvös Loránd, Budapest
Courriel : yjjpmfoucault@yahoo.ca